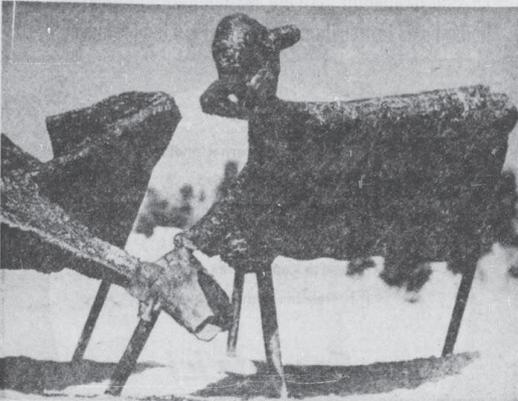


Arts / Israël-Amérique

Du concret à l'abstrait

par Laurent LAMY



Danziger: "The Lord is my Shepherd" — métal



Nikel: Composition numéro 9 — huile sur toile (détail)

Théâtre / Albee-Lepage

Peur ou pas de Virginia?

une entrevue de Claude-Lyze GAGNON



Elle ne relève pas l'exclamation. Sourit un peu tristement. Regarde au-delà des murs. Enchaîne: "Mais Madame Beaubien a insisté. Elle m'a dit: il faut que je joue ce rôle. Tu peux. J'ai confiance. Tu as toute ma confiance. J'ai accepté. Voilà deux mois, ensuite, que les répétitions ont commencé. Derrière ce beau visage de jeune femme se profile, dans mes yeux, l'ombre d'un petit théâtre, blanc et noir, couleurs de bal, rue St-Luc, qui a fermé ses portes. Le Théâtre-club. Faute de subvention. Pourquoi tout-à-coup, alors que les autres théâtres en ont reçu et de partout, a-t-on brisé les ponts de celui-ci? Faudrait bien comprendre...

ART ISRAËL

Un art particulier à un pays semble avoir beaucoup de mal à se développer aujourd'hui avec les échanges nombreux et fréquents. Ainsi toutes les tendances actuelles de l'art sont représentées à l'exposition d'art contemporain d'Israël: tachisme, paysagisme abstrait, nouvelle figuration, géométrisme, art optique.

Dans l'ensemble les peintres tachistes sont assez peu convaincants. Krize, Arikha, Lan Bar, Wexler et Mirovitch en particulier. Les expressionnistes comme Tumarkin et Aika s'imposent avec plus de force. Aika devient morbide dans sa composition "Dois" ou des têtes de poupées sont emprisonnées par un rideau en plastique noir. Quand il travaille la matière ou quand il lui incorpore d'autres matériaux à la manière de Felto ou de Millares, il montre des qualités plus évidentes sur le plan plastique.

Agam occupe une place à part avec ses tableaux à métamorphoses. Dans un tableau, le visiteur découvre une infinité de tableaux, dans un autre, il choisit le relief de son choix par des éléments interchangeables ou bien il anime un troisième tableau en imprimant un léger mouvement aux cercles qui le composent.

Une des toiles d'Ardon, "Tipecker" rappelle fortement Delaunay et nous retrouvons chez cet artiste qui a étudié au Bauhaus des concurrences évidentes avec Klee. Rezen et Nilet retiennent par des compositions enlevées, Okashi par la sobriété de son style, Lavie par son écriture improvisée et directe, empreinte de fraîcheur.

Peintre de la matière fine, Castel retrouve le chatoiement de étoffes anciennes et le jeu décoratif de vieilles civilisations par la finesse et la complexité de son graphisme. Vaporeux et subtil, Fima met beaucoup de poésie dans ses harmonies claires, à l'orientale.

La sélection des peintres géométristes est minime et très faible. Une fois de plus, on constate la parenté étroite qui peut naître entre peintres pourtant très éloignés dans l'espace. Nous en avons un exemple très net dans cette exposition avec Gross qui traduit d'une manière à peu près identique à celle de Le-

meux, la solitude et l'isolement.

Parmi les sculpteurs, il y a Koso que nous connaissons déjà et qui continue à travailler dans le style du constructivisme. Shemi assemble des grosses pièces de fer qui gardent une allure robuste et simple et découpent l'espace avec franchise. Danziger rappelle César avec deux animaux de dimensions monumentales, érodés, troués, fableux comme des ruines.

De bonne tenue, l'exposition Art Israël permet de se faire une idée juste de la qualité artistique en Israël, pays très ouvert sur le monde si l'on juge par l'éclectisme de cette exposition. Nous y découvrons de bons peintres, mais un seul nom se dégage de l'ensemble, celui d'Agam, déjà universellement connu.

NEW YORK SCENE

La Galerie Agnès Lefort continue de s'affirmer comme la galerie d'art contemporain la plus active de la métropole. Pour la première exposition de 1966, elle présente une sélection de peintures contemporaines américaines, signées Albers, Frankenthaler, Jenkins, Morris, Louis, Nolan, Olitsky. Il faut ajouter à ces noms célèbres, celui de Paule Nevelson renommée pour ses assemblages et celui du sculpteur anglais, Caro. Cette exposition a non seulement l'avantage de rassembler des œuvres d'artistes connus, mais aussi celui de réunir des œuvres appartenant à la génération d'artistes qui tendent à prendre la place des expressionnistes abstraits. Plus contrôlés, ces peintres-ci n'utilisent plus le large éventail de la couleur, du geste, de l'écriture. Plus sages et plus secrets aussi, moins démonstratifs, ils misent moins sur la séduction et la fascination immédiates.

Kenneth Noland s'en tient à des formes simples, à des couleurs nettes et offre une peinture claire et sans fard, un peu froide peut-être. Morris Louis se limite aussi à quelques couleurs et accule à la mise en place le retient intégralement. Quelques raies parallèles sont posées avec assez de doigté et de justesse pour créer des tensions dans la toile, pour donner à l'espace pictural toute sa valeur.

Helmut Frankenthaler possède un sens très sûr des aplats

et agence les masses selon un ordre précis; elle aboutit à une peinture sobre, dure, peut-être, d'une maîtrise certaine. Olitsky évoque sur le ton du murmure des atmosphères flottantes, des clartés radieuses qui laissent entendre qu'elles sont métamorphoses et devenir. Olitsky chuchote très agréablement, un peu à la mode Rothko.

Jenkins est sans doute le plus connu de ces peintres, sans doute à cause du lyrisme contenu dans sa peinture d'une spontanéité chromatique extrêmement attirante. Tant de richesse suggère aisément des analogies et propose des interprétations fort diverses. Peinture instinctive en apparence, parce que la couleur qui se répand en nappes sur la toile s'écoule des déchirures, des trous et occupe l'espace d'une façon très naturelle. On se laisse aveugler par tant d'aisance et l'on oublie son travail. Mais l'harmonie est calculée, soigneusement dosée pour ne pas nuire au climat d'émotion. Expression et recherche s'unissent dans cet oeuvre avec un rare bonheur.

Albers, l'ainé de cette pléiade d'artistes, présente une huile stricte, composée uniquement de carrés. Les jeux de couleurs s'animent par des illusions optiques créées au moyen de ces couleurs. L'alternance des gris foncés et des gris clairs avec le vert plombé fait naître un rythme lent et grave, comme un chant qui nous parviendrait qu'en sourdine, avec une insistance enveloppante.

Paule Nevelson utilise des pièces de bois sur des restes de vieilles maisons bourgeoises: moulures, parties de salons. Ces débris, elle les assemble, elle les réhabilite et elle les fait oublier dans des constructions ordonnées, puissamment rythmées. Dans cette exposition, les boîtes de Nevelson qui ont fait de maquettes pour murales, avouent un esprit inventif et poétique et révèlent un charme incantatoire.

La seule sculpture de Caro présente à l'exposition ne suffit pas pour avoir une opinion très pertinente de son oeuvre.

D'ailleurs pour tous les peintres, il est délicat — et il peut être injuste — de chercher à les connaître par une ou deux oeuvres seulement. Mais dans le cas de cette exposition il faut savoir gré à Mike Godard de nous montrer, dans ses possibilités, plusieurs artistes américains importants. Ce genre d'initiative devrait normalement relever des musées. Mais même si l'art américain contemporain est à notre portée, il faut bien convenir qu'il n'y a aucun musée ne nous a présentés Rothko, Gottlieb, Rauschenberg, etc. Cela fait mieux apprécier l'initiative de la galerie Agnès Lefort.

Music-Hall

Léo Ferré magique

par Claude-Lyze GAGNON

"Un type à part", Léo Ferré. OUI Indiscutablement. Et qui a soulevé, jeudi, la Place des Arts, de la proue à la poupe, d'une grande vague de ferveur et d'applaudissements non complaisants.

Une vaste salle correspond-elle mieux à sa mesure? Sans doute. Puisqu'il s'y livre entièrement et que son régal fut un très grand régal.

Un peu à la manière d'un coursier, il lui suffit de peu pour se rechauffer. D'abord, de prendre conscience des lieux depuis le fond de la scène en s'avancant lentement, retenu, jusqu'au micro. Ensuite, en y allant d'un tour de piste, d'une chanson. Puis, se lançant à fond de train, fendant l'air. Cette première chanson, composée en avion, pour Montréal, "Le temps de s'arrêter l'Atlantique", c'était son premier mille. Il n'allait plus cesser de prendre de la vitesse jusqu'au dernier des derniers rideaux.



Parmi ses meilleures chansons, citons: L'Etrangère, "Les vitrines", "Chanson vulgaire", "Des drôles de types", "La chanson des amants", "Comme à Ostende", "L'enfant", "L'Age d'or". Il a repris des chansons qu'il donne rarement: "Ruteboeuf", "La vie moderne", "Scaphandrier", "Graine d'annan". Il pensait, que nous ne les commissions pas. Il se méconnaissait. Quant à ses toutes nouvelles, retiens la "grève". Les romantiques "Ni Dieu ni maître", il ne les signerait pas que nous saurions qu'elles lui appartenaient.

C'est encore dans du velours, avec ce costume couleur de nuit qui s'échoue, qu'il est venu. On peut bien ne pas aimer cet ensemble. Moi, si. Du velours, ça lui va bien à Ferré. Au doux Ferré. Quand il est doux. C'est comme les éclairages d'ailleurs. Du le rouge, le bleu, le violet prennent souvent rendez-vous sur son visage et sa silhouette. Ils lui vont. Le rouge pour le diable. Le bleu pour son immense tendresse. Le violet pour la mélancolie. Et, comme il n'y a pas d'abus tandis qu'il y a plutôt de la discrétion, dans cette mise en scène (un petit peu de rouge, ce n'est pas trop blanc ou rouge quand ça varie, ça se "partie") pourquoi alors ne pas l'accepter telle quelle. N'est-ce pas une névrose que de vouloir chanter çu qu'on aime de sorte qu'il finit par ne plus les reconnaître et alors s'en détacher?

A la voir, ce magicien insolite qu'on dit, à la regarder, si doux de gestes, caressant des mains, attentif, on se dit qu'il faudrait y répondre à tout cela. Il marche lentement comme s'il était pesant. Pourtant, il est souple. Souvent un peu vaillant. En tout cas, attachant. Qu'il est tendre pour l'amour. Vulnérable pour la peine. Taquin pour l'humour. Et vrai pour la vie. La grande salle pouvait bien vibrer.

Sa voix, son instrument à vent, il en joue en musicien. Elle fut accompagnée, au piano, à l'orgue par son éternel pianiste, Paul Castaner. Pas un orchestre. Tel qu'annoncé par l'impressario. La fidélité, quoi. Bravo.

Un de ses compatriotes se moquait de Ferré (décidément, il fait peur, ce grand bonhomme) en disant qu'il lui faudrait une cathédrale pour chanter. Et pourquoi pas? Quand un homme grand... Cela veut dire beaucoup. Je préfère un homme qui, devant la mer, les espaces, les galaxies, se sent à l'aise. C'est rassurant. D'autant plus, qu'il est, construit grand. Sans peur. Et bien contents.

Ah! j'oubliais, une fausse note. Dans la première chanson. Une vraie note. Québec n'est pas "la banquette des Français". Non. Non. Ni des Anglais. De personne.

Pour jouer le rôle de "Martha" dans "Qui a peur de Virginia Woolf" nous sommes au Théâtre de la Poudre, Monique Lepage se vieillira. Se terminera. Car on peut être fière, directe, charmante avec le teint fruité qu'elle a mais non pas mièvre et morbide. La destruction laisse aux commissures des lèvres une laideur. Elle jaunit la peau et creuse les rides.

Alors, pour interpréter ce personnage dur, débordant, souvent furieux, elle se fardera de gris, de cendres. Et se découvrira. Ce sera un retour tempé.

"J'ai bien hésité avant d'accepter ce rôle, raconte-t-elle. D'abord, il faut dire que j'ai été étonnée qu'on me l'offre. Je ne m'y attendais tellement pas. Et ma première réaction fut de dire, pourquoi ne pas demander telle ou telle autre comédienne... Celles dont on avait parlé, par exemple, l'année dernière, il y a deux ans. Et puis, et puis, je me demandais si je devais revenir au théâtre. Qu'ai-je fait depuis deux ans? Si peu. Est-ce que cela vaut la peine..."

"Vous vous demandiez... Monique Lepage. Non. Pas tant. Vous n'avez mangé que cela, du théâtre!"

Elle ne relève pas l'exclamation. Sourit un peu tristement. Regarde au-delà des murs. Enchaîne: "Mais Madame Beaubien a insisté. Elle m'a dit: il faut que je joue ce rôle. Tu peux. J'ai confiance. Tu as toute ma confiance. J'ai accepté. Voilà deux mois, ensuite, que les répétitions ont commencé."

Derrière ce beau visage de jeune femme se profile, dans mes yeux, l'ombre d'un petit théâtre, blanc et noir, couleurs de bal, rue St-Luc, qui a fermé ses portes. Le Théâtre-club. Faute de subvention. Pourquoi tout-à-coup, alors que les autres théâtres en ont reçu et de partout, a-t-on brisé les ponts de celui-ci? Faudrait bien comprendre...

"Je ne sais pas, au juste. Il me semble qu'il n'y avait pas de raisons véritables. La troupe revenant de Vancouver où l'accueil fut enthousiaste. Nous jouions de belles pièces. Vous

rappelez-vous ces journées d'enfants que nous organisons. Les ateliers de dessin. "Turcotte" avait pourtant rempli les salles. Et nous avions, deux heures de travail quotidien... Mais il faut croire que cela ne compte pas. Puisque les subventions ont été brisées par leur absence. Nous avons donc fermé les portes. Avec les autres, ils ont peine vingt ans. Les premiers spectacles réussissent invitant aux suivants. A mesure que les affiches se multiplient, on désole plus d'envergure dans la mise en scène, dans les décors, les costumes. On fait appel à des spécialistes étrangers pour satisfaire le plus possible le public. On se trouve un nid, rue St-Luc et on le construit charmant, accueillant. La directrice ne se contente pas de diriger la troupe, le soir. Elle met sur pied un programme qui, si la chance le permet, gardera le théâtre ouvert à l'année. Soit des chansons, soit des pièces, soit des programmes pour les enfants, expositions de peinture. Elle traite même, il faut s'en souvenir, jusqu'à larguer Catherine Sauvage, et cette. Mais la chance n'a pas gardé tous ses rendez-vous.

Qu'arriva-t-il alors que, si bien lancé, manœuvré, le Théâtre devienne silence et maison vide? La même chose qu'à aux entreprises ambitieuses. Des dépenses au niveau de l'expansion. Bref, ce qui survient dans les autres théâtres. Mais les autres reçoivent des subventions. Ils vivent. Le Théâtre-Club, non. Et depuis deux ans, Monique Lepage et Jacques Lévesque, à la petite semaine, loyalement, comme il se doit, mais courageusement aussi, reboursent et paient les dettes.

C'est vrai. Quand le destin embrouille les lignes de cette façon, on peut se demander à quoi bon. Est-ce que ça vaut la peine.

"En outre, constate-t-elle, ayant pris un peu plus le temps de vivre et d'observer, nous réalisons comme c'est bon, dérisoires. Cela peut paraître étrange ce que je dis mais, voyez-vous, le théâtre, cela brille. C'est une passion qui laisse peu de répit. Il faut en sortir pour reprendre le temps de regarder autour de soi."

Ces choses dites, afin que la joie demeure, nous passons outre. Nous reprenons le chemin de la Poudre et de Virginia Woolf. Naturellement, Monique Lepage est parfaitement au courant des réactions de la comédienne française, Madeleine Robinson, qui joua le rôle, ce rôle extraordinaire, à Paris et le prit avec à cœur qu'elle en vint, sur scène, à détester son partenaire, à l'injurier de son propre cri, finalement, lui intenta un procès.

"Je suis persuadée que pareille chose ne peut m'arriver. En tout cas, je ne la souhaite pas à mon tour. Mais à Henri? Ah! et puis, nous ne jouons jamais cette pièce. L'année dernière, nous nous n'ouvrons pas les nerfs à lui. Amusé, en verve, ce retour au théâtre, de retour maintenant bien décidé, la fait causer. Et l'approche du soir de première lui redonne de l'ardeur, du cran, l'esprit de bataille. Tiens! plus de doute. Ou ils s'estompent. L'image que nous connaissons d'elle réapparaît. Une femme fière, combative, ardente. "Je n'ai pas peur de Virginia Woolf. Les autres ont peur. C'est elle dans ce personnage entier, ce la comète. Je l'ai déjà rencontrée dans mes amours. Car j'ai eu des amours tumultueuses mais j'ai dépassé ce stade. L'amour s'il est tendre, on le garde pas d'empreintes. Je ne battrais personne. Bref, pas de furie en dehors de la scène."

